

L'Expression 30.10.2016

21E SALON INTERNATIONAL DU LIVRE D'ALGER:LA MORSURE DU COQUELICOT DE SARAH HAIDAR

De l'esthétique de l'insurrection

Par O. HIND - Dimanche 30 Octobre 2016 00:00



Plus de trois fois en rupture de stock, le deuxième roman en français de Sarah Haidar, qui vient de paraître chez les Éditions Apic, est actuellement disponible au Sila.

Comme l'accouchement qui ne se fait pas sans douleur est le goût de la liberté pour Sarah Haidar, elle n'est que métaphore, poésie et littérature lyrique, à condition qu'il faille s'oublier dans ses errements. «Ils arrivent! Pourquoi maintenant?», s'interroge-t-on. Après le massacre d'un certain avril, il y a 20 ans de cela, ils reviennent maintenant pour éclabousser encore ce «printemps» dont l'auteure, à l'image d'un Malek Haddad, le rêve encore plus beau. A jamais. Comme pourrait l'être cet amour tragique qui fait à soi, du mal, mais du bien à la fois, pensons-nous. La révolte chez Sarah Haidar a résolument un goût de soufre et de subversion. Elle est rage et introspection couchée sur du papier. Plus de trois fois en rupture de stock, le deuxième roman en français de Sarah Haidar, La morsure du coquelicot qui vient de paraître chez les Éditions Apic, (avec une préface signée du cinéaste et écrivain grec Yannis Youlontas), fait sensation. Il est à la fois brûlot et réquisitoire contre les temps de souffrance, de léthargie et de soumission qui caractérisent notre société. Sarah Haidar qui se met dans la peau, tour à tour, de ses nombreux personnages éprouve leur douleur et se fait le porte-voix de ces damnés, violés, brûlés à l'acide, torturés ou persécutés. Car le monde décrit dans ce livre est tout, sauf séduisant, il n'est pourtant qu'une métaphore horrifiée de la lâcheté de ceux qui ont peur de la vie et se résolurent à rester dans cet enfer. Le premier personnage évoqué est poussé dans les rangs des GAS (groupes armés du Sahara) après que son fils a été tué, une mort de trop, pour lui.

Ignominie sauvage, violence à l'extrême, torpillent dans ce récit au relent de stupre amer. De ce réel éventré, l'auteure tend à pourchasser ses démons pour ne pas se faire manger et planer du haut de sa fiction/miroir difforme et déformant de la réalité. Pour ce faire, elle choisit de nous transmettre son farouche désir de rébellion, perdue dans ses réflexions telluriennes. Quel est ce réel explosif qui rappelle un certain printemps noir de la Kabylie? Mais un lecteur lambda, étranger de surcroît, comprendra-t-il les enjeux? Le fond et le sujet? Peu importe la nationalité, c'est sûr, tant le sentiment d'insurrection n'a pas d'odeur, mais seulement un relent de satisfaction. Et si la prise des armes est le seul remède pour ébranler «un Etat armé et terroriste» l'attaque offensive aura d'autres procédés que ceux de ces brutes fossoyeurs et brûleurs de chair. Elle perpétuera le souvenir de ces ennemis passés en les élevant comme modèle de monstruosité. L'écriture de Sarah Haidar qui plaide pour le futur à présent, entend que cet avenir orgasmique ne peut naître que dans le recommencement pour assouvir «la plus indestructible des colères» et plus loin encore, note l'auteure: «Moi, j'accuse ce maudit printemps interminable qui aiguise la soif et transforme un mirage en traquenard, puis invente une mare d'eau, rien que pour diluer notre sang et se moquer des morts.» Dans la réalité de ce roman existe «une alliance entre les islamistes et les allumés de la patrie», page 52. Un peu plus loin écrit-elle «les ennemis d'hier ont coalisé dans une espèce d'hybridation que la nature ne permettrait pas même à deux bêtes en danger d'extinction». Les mots corrosifs de ce livre n'ont d'égal que cette boursoufflure du mal que Sarah Haidar épouse en les faisant se confondre et s'entrechoquer. Car tout son roman coule de cette veine-là, tenter le diable et voir jusqu'où son imagination peut aller pour débusquer jusque dans les sombres coins inattendus et acerbes les questionnements desquels va surgir cette fulgurante beauté macabre du mot, au-delà du geste qui viendra se former dans notre esprit et frapper lourdement à notre tête. Telle cette lancinante sentinelle, pour nous dire: «Souviens-toi! Éveilleuse des consciences», l'auteure se situe bel et bien dans ce registre-là. La rage de l'écrivaine qui s'en va-en-guerre a ceci de gracieux pourtant, l'habileté soignée à imaginer les pires scénarios et de ces flammes qui fleuriront en nous, inventer autant d'images atrocement horribles, tel un soldat brandissant son épée, le visage ensanglanté prêt à tout, jusqu'à son dernier souffle, dans un duel épique. Sarah Haidar laisse couler sa lave volcanique en autant de sermons politiques que de rêveries poétiques et finit par asséner, sentencieuse, ces quelques commandements: «Vous devez apprendre à mettre vos prières en sourdine, laisser dieux et prophètes à la maison avant de sortir au monde, voir la démolition des raisons et l'ouverture des tavernes et des jardins, oublier l'essence maléfique d'une chair féminine nue et apprendre à disséquer une beauté plutôt qu'un corps...». Aussi, si le glas a sonné, sera-t-il entendu? Un jour, qui sait...